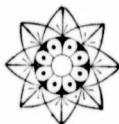
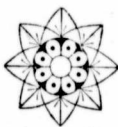




Première
ANNEE

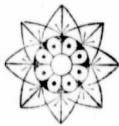


VOLUME
premier.



NUMERO

4



3
Mars
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES;
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson,
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé
Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 4. — 3 MARS, 1898.

SOMMAIRE:

Evangile du deuxieme Dimanche du carême. — LITURGIE ET SYMBOLISME. Le saint Evangile. — DOCTRINE CHRETIENNE. De l'autorité de l'Eglise. — VARIETES. La corde raide. Trait de foi. Opinion du clergé. — NOS MODELES. La Croix de la Bruyère.



LE II^e DIMANCHE DE CAREME.

Suite du saint Evangile selon saint Matthieu — Ch. 17.

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les conduisit à l'écart sur une haute montagne, et fut transfiguré en leur présence ; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps ils virent paraître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici : voulez-vous que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie ? Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit ; et il en sortit une voix qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. A ces paroles les disciples tombèrent la face contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Levant alors les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Comme ils

descendaient de la montagne, il leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.



LITURGIE ET SYMBOLISME.

Le Saint Evangile.

Les catholiques à l'eau de rose, si nombreux de nos jours, ne comprenant pas très-bien pourquoi nous mettons en tête de chaque numéro de la " Famille Chrétienne " l'évangile du Dimanche ; et trouvant même cela de mauvais goût. Pour leur ouvrir les yeux, et pour l'édification des bons et fervents chrétiens, nous allons donner quelques explications sur les Livres Saints et en particulier les Saints Evangiles.

La " Sainte Bible " que l'on appelle encore la " Sainte Ecriture " ou les " Livres Saints, " c'est la Parole de Dieu écrite pour les hommes. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui a inspiré aux écrivains sacrés ce qu'ils devaient écrire ; ils ont pour ainsi dire écrit sous sa dictée. " Quand nous prions, disait St Ambroise, nous parlons à Dieu, et quand nous lisons les Livres Saints, c'est Dieu qui nous parle. "

La partie la plus sainte, la plus vénérable de la Bible, c'est le Saint Evangile, ou plutôt les Saints Evangiles, car ce récit de la vie, des actions, des paroles de Jésus-Christ, de ses souffrances et de sa mort, a été écrit par quatre écrivains sacrés dont deux étaient des Apôtres et les deux autres des disciples immédiats des Apôtres.

Aussi, voyez de quel respect profond l'Eglise catholique entoure ce livre divin ; les cérémonies mystérieuses qui accompagnent la lecture de l'Evangile pendant la messe solennelle. Tandis que l'Épître est lue par un sous-diacre, il ne faut pas moins qu'un diacre pour chanter l'Evangile. Avant de remplir cet office, il s'agenouille sur les marches de l'autel et récite cette prière : " Dieu tout-puissant, purifiez mon cœur et mes lèvres, vous qui avez purifié celles du prophète Isaïe avec un charbon ardent, afin que j'annonce dignement votre Evangile. " C'est donc un ministère élevé et redoutable qu'il doit accomplir.

Il se lève maintenant, reçoit la bénédiction du prêtre ou de l'évêque, et porte solennellement le texte sacré à la droite de l'autel. Les flambeaux

allumés qui le suivent rappellent aux chrétiens que Jésus-Christ dont ils vont entendre la parole est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. L'encens signifie la prière qui peut seule rendre la parole de Dieu féconde et la bonne odeur des vertus que cette parole répand dans les cœurs. Tout le peuple se lève pour entendre le chant de l'Évangile. Il montre par là sa disposition à suivre ses divins enseignements. Ce chant terminé, les assistants répondent : *Laus tibi Christe. Louange à vous, Jésus-Christ!*

Que de détails intéressants nous pourrions ajouter pour montrer que nos pères dans la foi comprenaient bien le sens de ces cérémonies. Ainsi, au moyen-âge, on voyait les chevaliers des ordres militaires et la noblesse polonaise tirer l'épée du fourreau et la tenir élevée pendant le chant de l'Évangile, pour témoigner de leur disposition à suivre ses lois et même à verser leur sang pour sa défense. L'histoire de leurs exploits est là pour prouver que ce n'était pas une vaine cérémonie.

Nos frères séparés ont donc tort d'accuser l'Église de méconnaître l'Évangile. C'est à eux, plutôt, qu'on doit lancer ce reproche, eux, qui ont torturé, travesti le texte sacré pour en faire sortir 300 sectes plus ou moins absurdes et parfois immorales ; eux, qui en sont réduits à ne pouvoir même pas prouver d'après leurs principes, l'inspiration divine de l'Évangile. Ce dernier fait nous a été amplement prouvé, dernièrement encore, par le résultat de la polémique engagée entre le père Lambert de New York et le fameux Dr M^c Alistair, un des gros bonnets du Protestantisme. Le célèbre docteur fut incapable de prouver que les Livres Saints contiennent la parole de Dieu. Aucun hérétique n'a jamais pu le faire à moins d'admettre l'autorité de l'Église.

L'Évangile fut écrit par quatre auteurs différents.

Saint Matthieu fut le premier. Il était un des douze choisis par le divin Sauveur. C'est lui qui, à la parole de Jésus : " Venez, suivez-moi, " laissa son comptoir de collecteur d'impôts pour devenir apôtre. Il fut témoin des miracles et de la résurrection du Christ. Il écrivait l'Évangile environ 30 ans après que Jésus fut crucifié.

Saint Marc vint ensuite. C'est le sentiment unanime de l'antiquité chrétienne que saint Marc fut le compagnon de saint Pierre. Ce fut probablement sous la dictée du chef des apôtres qu'il écrivit l'Évangile.

Saint Luc, d'abord médecin païen, fut converti selon toute apparence par saint Paul, dont il fut le compagnon de voyage. Il écrivit l'Évangile vers l'an 65 de l'ère chrétienne.

Saint Jean fut le quatrième et dernier évangéliste. Il était cousin de Notre Seigneur. C'est l'apôtre bien-aimé. Il eut le bonheur de reposer sa tête sur la poitrine de son Maître à la dernière cène. Il vécut jusqu'au delà de quatre-vingt-dix ans. Dans cet âge avancé, au rapport de saint Jérôme, il se faisait porter à l'église ; et ne pouvant presque plus parler, chaque fois il répétait ces simples paroles : " Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. "

Tels furent les hommes qui eurent l'insigne privilège de servir d'instruments à Dieu pour la composition de ce Livre des livres.

L'Eglise, pour nous engager à lire et à méditer le Saint Evangile, en a partagé la lecture entre les différents Dimanches et fêtes de l'année. Ce qu'elle offre ainsi à notre méditation, lisons-le avec piété et recueillement. Remercions Dieu de vouloir bien nous adresser la parole, de nous écrire des lettres du ciel.

N'oublions pas non plus que la Parole de Dieu cachée sous l'écorce des Saintes Ecritures, est une parole vivante ; c'est le Verbe de Dieu qui illumine tout homme venant en ce monde. Elle est, comme le Saint Nom de Jésus lui-même, une lumière, une nourriture, une force, un remède. La lecture recueillie du Saint Evangile produit réellement ces effets dans l'âme en proportion des dispositions qu'elle y trouve.

Plus une âme est pure, plus elle ressent ces effets bienfaisants. Lisez le Saint Evangile après une bonne confession et une fervente communion et vous verrez quelle consolation, quelle force et souvent quelle lumière les paroles divines vous apporteront. Ce qui fait que tant de chrétiens éprouvent du dégoût pour lire le Saint Evangile et ne retirent aucun profit de la parole de Dieu qui leur est prêchée par le prêtre, c'est que leur âme est durcie par le péché, embarrassée dans les épines des biens de la terre, ouverte à tous les bruits du monde. Le Verbe de Dieu ne peut y entrer, ou s'il y entre ne peut s'y développer et grandir.

Les chrétiens d'autrefois avaient une telle révérence et un tel amour pour le Saint Evangile qu'ils le portaient constamment sur eux comme une protection contre les ennemis de leur salut.

C'est donc une bénédiction que notre modeste Revue apportera chaque semaine dans les familles en leur présentant l'Evangile du Dimanche. Lisez-le chaque fois, lecteurs chrétiens, relisez-le encore, plusieurs fois même. Si cette lecture ne réchauffe pas votre cœur, c'est que ce cœur n'est pas pur, qu'il contient quelque rancune, quelque injustice envers votre prochain,

quelque passion déréglée. je vous ai dit le remède, essayez-le,..... et bon courage.

..... prêtre.

DOCTRINE CHRÉTIENNE.

DE L'AUTORITE DE L'ÉGLISE.

PAR LE REVEREND PERE ALEXIS, CAPUCIN.

suite.

LE PRÊTRE.

— Mais poussons plus loin notre pointe. Vous n'ignorez pas, je suppose que l'homme a des passions et que ces passions influent sur notre volonté. La volonté, à son tour, lorsque la raison n'y voit pas très clair, comme c'est ici le cas, a tôt fait de l'obscurcir et de lui faire faire fausse route. Telle est l'origine, en morale, du sophisme et de l'hérésie. Vous me citez tout à l'heure saint Paul; que ne le citez-vous jusqu'au bout, vous eussiez trouvé le correctif à notre thèse. Ecoutez: "Aussi dit l'Apôtre, ces philosophes sont impardonnables, car tout en connaissant Dieu ils ne l'ont point glorifié et remercié comme tel, mais ils se sont perdus dans la vanité de leurs propres pensées, et leur cœur a perdu la lumière et la sagesse; ils sont devenus stupides et ils ont attribué la gloire du Dieu incorruptible à des images corruptibles d'hommes, d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents." Vous le voyez, voilà où aboutit la sagesse, non pas du peuple, mais des philosophes.

Cette démonstration est si belle qu'il convient de la développer.

Que pensez-vous de l'intelligence des hommes de l'antiquité, d'un Homère, d'un Sophocle; d'un Thucydide, d'un Tacite; d'un Démosthènes, d'un Cicéron, d'un Alexandre, d'un César? du peuple en général?

— Le peuple en général nous valait bien pour l'intelligence; quant aux grands hommes que vous avez cités, on ne les a jamais surpassés.

— C'est bien. Pourtant nous trouvons dans leur mythologie une foule de choses bizarres. Ils croyaient par exemple à une multitude de dieux. Qu'en pensez-vous?

— C'est folie, Dieu est infini; il n'y a point de place pour plusieurs dieux.

— Ils divisaient le monde en trois royaumes, pour les trois grands dieux. Jupiter avait le ciel, Neptune la mer, Pluton l'enfer.

- Impossible, Dieu règne partout.
- Ils disaient que Jupiter avait détrôné le dieu Saturne son père.
- Détrôner le Tout-Puissant?
- Ils adoraient des animaux.
- Des créatures à la place du Créateur?
- Ils racontaient les adultères de Jupiter, les impudicités de Vénus, les vols de Mercure, les orgies de Bacchus, tous des dieux.
- Donner à des méchants le nom du Dieu bon!
- Ils disaient que les dieux se battaient entre eux.
- La discorde au lieu de la Sagesse!
- Ils les montraient persécutant l'innocence.
- Mais c'est monstrueux, puisque Dieu est la justice.
- Que voulez-vous? Telles étaient leurs croyances. Et le culte qu'ils rendaient à leurs dieux était à l'unisson de leur foi. Les impurs priaient Vénus, les voleurs invoquaient Mercure; les ivrognes chantaient des hymnes à Bacchus; les Gaulois immolaient des hommes à Teutatès; les Phéniciens jetaient au feu leurs enfants pour honorer Moloch.
- Les fous, les misérables!
- Ce culte fut universel, il dura des siècles et ne fut aboli que par le christianisme, encore aujourd'hui il subsiste en Afrique.

Que concluez-vous de tout cela, mon cher ami, sinon que la raison humaine est fragile, et qu'en fait de religion elle ne saurait suffire?

— Hélas! Mais, alors, comment se fait-il que je me sente supérieur à ces gens là?

— C'est que vous êtes chrétien sans le savoir. On ne vit point impunément dans une atmosphère imprégnée de christianisme.

Poursuivons. Après avoir remis la raison à sa place, qui est modeste, parlons maintenant de la volonté. Pas plus que la raison elle ne suffit.

Je vais vous faire une question. N'avez-vous jamais commis de péchés?

— Qu'entendez-vous par là?

— Des actions que votre conscience réproouve, et dont vous rougissez par la suite.

— Question indiscrette.

— Allons, un peu de courage. Moi j'en commets tous les jours.

— Eh bien, oui j'en ai commis. Où en voulez-vous venir?

— Vous saviez bien que c'était mal?

— Sans doute.

— Pourquoi alors les commettiez-vous ?

— Parce que je suis faible.

— Dites donc parce que votre volonté prévenue par la passion avait fermé l'oreille aux conseils de la raison.

— C'est vrai.

— Il y a longtemps que ce désaccord entre la raison et la volonté fait parler de lui.

Le poëte Ovide disait :

Video meliora proboque, deteriora sequor.

St Paul, à son tour, s'écriait : " Je ne fais pas le bien que j'aime ; je fais le mal que je hais. "

Cette contradiction entre nos puissances est un fait journalier ; c'est même précisément en quoi le péché consiste ; car si notre intelligence était assez dépravée pour ne plus distinguer le bien du mal, il n'y aurait plus de responsabilité, partant plus de faute.

Vous le voyez, mon cher ami, il faut en rabattre de votre prétendue perfection ; votre volonté aussi bien que votre raison est d'une insuffisance notoire.

Ballotés en sens divers à tout souffle de pensées, nous passons nos jours à pleurer nos fautes de la veille et à préparer celles du lendemain.

— En ce cas je ne comprends plus le plan divin ; dans cette disproportion et ce désaccord des facultés, je ne découvre plus un conseil de sagesse.

— Si j'avais le temps, je vous raconterais l'histoire du péché originel et de la dégradation de l'homme. Qu'i vous suffise de savoir que nous sommes tous blessés, et que ce trouble qui existe au fond de nous n'est point le fait de Dieu qui est bon, mais du mal.

— Quoiqu'il en soit, l'homme, tel qu'il est, se trouve insuffisant. Ce triste état n'est point imputable à lui-même ; il a droit de se plaindre de Dieu.

— Non, car Dieu a pansé sa blessure et l'a guérie.

L'équilibre est désormais rétabli dans l'homme par un secours qui lui est venu d'en haut, et il reprend d'un pas plus affermi sa marche vers ses sublimes destinées.

— Quel est ce secours mystérieux ?

— La révélation et la grâce.

LE PROTESTANT. Bravo, mon Père, vous expliquez admirablement la nécessité du secours surnaturel de Dieu.

LE PRÊTRE. Par la révélation, la raison, non pas seulement celle des

philosophes, mais la raison publique, s'éclaire. Elle apprend tout d'un coup, dès l'enfance, non pas à peu près, mais d'une science certaine, ce qui est nécessaire sur Dieu et sur l'autre vie, elle connaît ses devoirs en détail, les commandements de Dieu ; elle sait quelle est la sanction de la loi, le paradis ou l'enfer ; en un mot elle se trouve transportée en pleine lumière.

Par la grâce notre volonté se fortifie ; sans être à l'abri des chutes, elle se relève après être tombée ; et elle vit dans l'assurance que, jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier soupir, elle peut revenir au bien et mériter de s'unir éternellement à Dieu.

C'est ainsi que la révélation et la grâce, secours surnaturels, ont admirablement restauré l'œuvre ruinée de la nature.

L'histoire que nous invoquions tout-à-l'heure va éclairer nos arguments par la lumière de ses faits.

Combien de peuples conservèrent au sein de l'antiquité païenne la notion exacte de la divinité et lui offrirent l'hommage d'un culte digne d'elle ? Un seul, le peuple juif, le seul qui possédât les Ecritures.

Ce n'est point, certes, que naturellement, ce peuple fût meilleur que les autres, ses crimes sont notoires ; seulement, lorsque son esprit s'obscurcissait, lorsque son cœur se dépravait, il surgissait toujours quelque prophète pour lui rappeler la loi : Je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras point d'autres dieux que moi, tu ne blasphémeras pas, tu garderas le sabbat, tu honoreras tes parents, tu ne forniqueras pas, tu ne voleras pas, tu ne mentiras pas... et pour lui rafraîchir la mémoire des châtiments réservés aux prévaricateurs. Alors il rentrait en lui-même et revenait au devoir.

De même, dans l'extrémité de ses maux, au lieu de désespérer, ce peuple savait où se tourner pour implorer secours : *Levavi oculos meos ad montes unde veniet auxilium mihi...* J'ai levé mes regards vers les montagnes d'où doit me venir le secours. *De profundis clamavi ad te Domine, Domine exaudi vocem meam...* Des profondeurs de l'abîme j'ai crié vous vous, Seigneur.

Dieu de son côté, n'était point sourd à sa prière, et la rosée de sa grâce venait toujours à temps reconforter son âme : *Dominus fortitudo mea, Dominus exaudiet me cum clamavero ad eum...* Le Seigneur est ma force, il m'exaucera lorsque je l'invoquerai.

C'est ainsi que le secours surnaturel supplée à la nature et rétablit en nous l'équilibre rompu. Si vous étiez catholique et si vous aviez senti en

vous-même les merveilleux effets de la grâce vous comprendriez mieux mon langage.

Je me résume. Vous dites avec raison que l'homme, chef-d'œuvre de Dieu, doit être une œuvre digne de lui; or dans la nature déchue que nous lui connaissons nous ne trouvons que désordre et manque de proportion; qu'en conclure sinon que Dieu, par quelque moyen, doit porter remède à ce mal?

Ce remède, vous le connaissez, c'est la révélation, c'est la grâce.

— Le protestant. — Mon Père, vous avez parfaitement démontré l'existence de ce secours extrinsèque qui vient aider, guérir, et sauver notre nature.

Mon pauvre ami libre-penseur, rendez les armes en toute humilité.

Quant à moi je voudrais bien voir comment on peut prouver la légitimité d'une autorité ecclésiastique. La Bible, la grâce, voilà pour nous, protestants le fondement inébranlable; nous rejetons tout le reste comme inutile et abusif.

Le PRÊTRE — Remettons s'il vous plaît, à demain la suite de notre discussion; à chaque jour suffit sa peine.

Le LIBRE-PENSEUR — M'est avis, ami protestant, que vous feriez bien de la remettre indéfiniment. En tout cas, je vous donne un conseil charitable, soyez modeste.

Le PROTESTANT — Bah! je ne crains rien.

(à suivre.)

VARIETES.

LA CORDE RAIDE.

Vous avez déjà admiré, ami lecteur, les prodiges d'équilibre des acrobates qui marchent sur une corde tendue à une grande hauteur. Que de mouvements variés, que d'inclinaisons à droite, à gauche, en avant, en arrière pour garder un équilibre fort instable, et que d'émotions parmi les spectateurs d'un spectacle si dangereux.

Qu'il est facile, au contraire, de voyager sur un bon chemin, uni et macadamisé. La marche est tranquille, le corps n'est pas agité de mouvements désordonnés, et l'esprit est en repos.

L'acrobate sur la corde raide, c'est le journal à *bons principes*, mais qui veut plaire au public, lui donner des émotions, et faire de l'argent. Il se livre pour sauver l'équilibre, c'est-à-dire l'accord des bons principes avec la bourse, à toutes sortes de contorsions qui ne le préservent pas toujours de faire une magistrale culbute et de se rompre le cou. En tout cas, après bien des allées et venues sur sa corde, il est encore au même point et les spectateurs aussi.

Tandis que le journal qui donne franchement la note chrétienne, qui

n'a pas d'autre but que de faire du bien, et qui sacrifie plutôt la caisse que les principes, marche d'un pas réglé sur le beau chemin royal de l'Eglise, pauvrement peut-être, mais le cœur joyeux, l'âme tranquille. Ceux qui, sans se laisser arrêter par ses apparences un peu austères, le prennent pour compagnon de voyage, ne le regrettent pas ; car ils le trouvent bientôt aimable, intéressant, instructif et empressé à leur rendre service. En sa compagnie ils avancent sûrement vers le but de leur voyage.

Ne vous étonnez pas de voir les acrobates du journalisme, tour à tour défendre les droits de l'Eglise et la morale et publier des romans dignes de Ponsou du Terrail ou de l'ignoble Zola. Dans le premier cas c'est la conscience qui parle, dans le second c'est la caisse qui résonne. Parfois la caisse vient en aide à la conscience, mais le plus souvent elle l'étouffe.

Puisque le journal fait maintenant partie de notre existence, il faut qu'il suive les lois de cette existence et que par conséquent il tende à faire connaître, aimer et servir Dieu. Qu'il s'occupe de politique, de littérature, de science ou d'industrie, il doit, dans sa sphère, travailler à ce but suprême de la création. Tout ce qui l'en éloigne est un faux pas, une faute, un péché.

Les journalistes catholiques cherchent la formule du journal idéal. Il me semble qu'elle est toute trouvée ; c'est de se demander si chacun des articles concourt, au moins indirectement, à faire connaître, aimer et servir Dieu. Ce n'est pas autre chose que ce que tout chrétien doit faire pour chacune de ses actions.

Mais alors, adieu le plaisir, la joie et le rire.

C'est ce qui vous trompe, ami lecteur. Nos pères étaient chrétiens jusqu'au bout des ongles et ils étaient joyeux ; tandis que la génération incrédule ou indifférente est triste, morne, découragée et décourageante. Nos ancêtres avaient le rire franc et sonore, parce qu'ils avaient le cœur pur.

Ne peut-on donc pas s'amuser ailleurs que dans la boue, et faut-il pour faire rire sacrifier la morale et le respect des choses saintes ? Le journal ne sera-t-il donc intéressant que s'il " repaît ses lecteurs de chair et de sang ? "

Voulez-vous savoir ce que c'est que la vraie, bonne, sincère gaieté ; celle qui détend l'esprit, repose le corps et les rend plus forts pour le travail et les peines inévitables de chaque jour ? Allez dans un couvent de moines fervents, même chez ceux dont les austérités vous font frémir ; pénétrez dans leur compagnie au moment de la courte récréation qui suit le repas : vous y verrez tous les visages joyeux, vous entendrez une conversation mouvementée, parfois même très-enjouée, et pourtant les lois de la charité, de la modestie, de la bienséance sont rigoureusement observées et la note pieuse domine.

Bien aimé lecteur, " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. "

J. M. SERVULUS, Prêtre .



La place nous manque aujourd'hui pour le beau travail du R. P. Alexis : L'ÉGLISE ET LE PROGRES. Nous le reprendrons dans le prochain numéro

Avec l'encouragement que nous recevons et l'abondance des sujets à traiter, nous serons bientôt obligés d'augmenter le nombre de pages. DIEU EN SOIT LOUÉ !

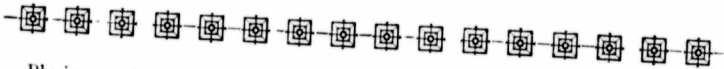
En tout cas nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, s'il plaît à Dieu, à partir de Pâques la " Famille Chrétienne " paraîtra toutes les semaines.

Trait de foi.

Les journaux allemands citent le trait suivant vraiment digne d'admiration :

A Bonn, un professeur allait opérer un paysan atteint d'un cancer à la langue. De nombreux élèves se dressaient autour du maître. — Le chirurgien avertit le malheureux qu'à mettre les choses au mieux il devait se résigner à la pensée de perdre la parole. " Si vous avez, lui dit-il, un désir à exprimer, faites-le maintenant. Songez bien que c'est la dernière parole que vous prononcerez de votre vie. Après l'opération, vous demeurerez muet. " Tous attendaient anxieux. Le paysan courba un instant la tête, et soudain ces mots partirent de ses lèvres :

" Loué soit Jésus-Christ ! "



Plusieurs prêtres ont eu la charité de nous transmettre les remarques, favorables ou défavorables, faites par quelques uns de leurs paroissiens au sujet de la " Famille Chrétienne. " Nous les en remercions, car ils nous procurent ainsi le moyen de remédier aux défauts de la Revue, comme aussi de réfuter celles de ces objections qui reposent sur une erreur ou un préjugé. C'est ce que nous avons déjà fait dans le numéro précédent, opposant aux objections de quelques fidèles, le sentiment du clergé. Aujourd'hui, nous publions, dans ce même bnt, la lettre que Sa Grandeur, Monseigneur l'évêque de Chicoutimi, a daigné nous adresser.

Ce que l'on nous signale surtout comme devant être combattu avec vigueur par la " Famille Chrétienne, " c'est l'esprit d'indifférence religieuse qui grandit rapidement dans nos paroisses canadiennes. Aussi nous nous proposons de faire tous nos efforts pour éclairer, réveiller, stimuler les engourdis, les timides et les partisans du *laissez aller*.

Mais, amis lecteurs, ne l'oubliez pas : Dites un *Ave Maria* tous les jours pour nous venir en aide.

EVÊCHÉ DE CHICOUTIMI, 27 Janvier 1898.

RÉV. MONSIEUR A. L. MANGIN,
Directeur de LA FAMILLE CHRÉTIENNE,

Mon cher Monsieur,

Ci-inclus mon abonnement à votre excellente Revue qui, je crois, produira beaucoup de bien et mérite d'être encouragée. Aussi suis-je heureux de m'associer aux vœux que forme pour le succès de votre entreprise votre digne Archevêque.

Il est de toute nécessité, si l'on veut détourner le peuple des mauvaises lectures, de lui en fournir de bonnes et à bon marché. C'est ce que fait admirablement votre excellente Revue. Elle mérite d'être répandue dans toutes les familles de la Province, et je me ferai un devoir de vous seconder, dans la mesure de mes forces, à la propager dans mon diocèse. Elle a sa place toute marquée au foyer de la famille et dans les bibliothèques paroissiales.

Je trouve particulièrement heureuse l'idée que vous avez conçue de prélever sur le montant des abonnements, la part du *petit Jesus* pour constituer des bourses de collège ; ce moyen des primes, employé avec trop de succès par la mauvaise presse, contribuera puissamment, j'en ai l'espérance, à la diffusion de votre Revue qui est une œuvre d'apostolat et de véritable patriotisme.

Veillez donc agréer, mon cher Monsieur,
mes meilleurs souhaits de succès et me croire,

Votre tout dévoué en N.-S.

† M. T. Ev. de Chicoutimi.

NOS MODELES.

La Croix de la Bruyère.

(*Du Pèlerin*)

I

Un pâle et doux soleil d'automne mettait un peu de gaieté dans le paysage normand où la terre était grise et nue, où les bois avaient des teintes d'or bruni. C'était le moment des semailles, les laboureurs étaient aux champs. Le père Crespin, le doyen d'âge du village, tout ragaillard par ce regain d'été, franchit le seuil de sa maisonnette, et, à pas lents, courbé sur son bâton, s'engagea dans le sentier des bruyères.

Comme il se sentait allègre le bon vieux ! Tout en cheminant, il avait tiré son chapelet de sa poche, et les grains de buis glissaient entre ses doigts pendant qu'il répétait à demi-voix :

“ Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous... ”

Les passants se découvraient devant le vieillard. Celui-ci ne se laissait distraire par rien ; c'était un chrétien de vieille roche, exempt de respect humain ; sa vie entière pouvait se résumer en ces mots : Foi, travail, probité.

Le père Crespin terminait son chapelet lorsque des cris joyeux retentirent à ses oreilles.

“ Grand-père !... Voici grand-père !... ”

Pierre, un garçonnet de dix ans et Louise, sa petite sœur, qui gardaient leurs brebis dans le voisinage, accoururent à la rencontre de leur aïeul.

— Chers enfants, dit-il en montrant une croix de bois qui se dressait au milieu de la bruyère, allons prier là-bas. Cela me reconfortera le cœur... Il y a juste aujourd'hui soixante-quinze ans qu'il tomba là, le martyr... Mais venez...

Les enfants, étonnés, suivirent en silence le vieillard à travers les buissons qui croissaient au penchant du coteau. Arrivé au pied de la croix, il se prosterna et pria longtemps.

Avant de se relever, il baisa la pointe d'une roche moussue émergeant des fougères et des hautes herbes, et deux larmes coulèrent sur son visage.

Petit Pierre interrogea son aïeul du regard.

— Tu veux savoir, cher petit, pourquoi je me prosterne ici. C'est que, vois-tu, le sang d'un martyr y a coulé... L'abbé Vincent, dont plus d'une fois le nom a été prononcé à la ferme pendant les soirées d'hiver, est tombé en ce lieu sous les coups des méchants... J'ai assisté moi-même à ce drame terrible... Tous les détails en sont encore présents à ma pensée.

— Racontez-nous l'histoire de l'abbé Vincent, s'écrièrent les enfants d'une voix qui tremblait un peu.

— Oh ! je le veux bien. Ecoutez-moi.

II

Du temps de la Terreur, j'avais ton âge à peu près, petit Pierre, et comme toi j'aimais à garder les bêtes dans ces bruyères d'où l'on découvre un si bel horizon et où tout est si paisible. Personne parmi les enfants du village ne connaissait ces lieux comme moi. Il n'y avait pas aux environs un rocher, un buisson de houx ou d'aubépine, un nid de merle ou de fauvette dont je ne fusse l'ami intime. Aussi avec quelle joie j'accourais là dès le matin, pour me livrer à mes jeux, sans souci des choses tristes qui se passaient là-bas.

— Nous aimons aussi à y venir, interrompit petit Pierre ; il y a toujours, au printemps, beaucoup de nids.

— Et beaucoup de fleurs, ajouta Louise.

Le père Crespin sourit et dit :

— Oui, oui, chers petits, la nature est restée la même... Les hommes seuls changent. Mais laissez-moi continuer. Au temps dont je parle, il y avait de grands troubles en France. Les honnêtes gens étaient tyrannisés par les méchants. Le sang coulait partout. Les prêtres, pour échapper à leurs ennemis, étaient obligés de fuir à l'étranger ; ceux qui restaient en France se cachaient dans les bois ou dans des souterrains creusés au milieu de la campagne.

Notre bon curé, qui était resté fidèle à son devoir, avait été massacré sur les marches de l'autel. Son successeur, un prêtre schismatique, "un loup"

comme on disait alors, voyait la population entière s'éloigner de lui avec dégoût. Heureusement, l'abbé Vincent nous restait.

L'abbé Vincent était un enfant du village. Ses parents, maîtres du moulin dont nous voyons les ruines là, dans le vallon, avaient tout sacrifié pour lui permettre d'entrer dans les Ordres sacrés. Lorsqu'il fut prêtre, il ne put résister au désir d'aller par delà les mers évangéliser les sauvages. Pendant de longues années, il donna libre cours à son zèle apostolique. Les circonstances l'ayant ramené en France à l'époque de la Révolution, il fut l'objet d'une haine spéciale de la part des scélérats qui terrorisaient le pays.

Plus d'une fois, dans ces jours sombres, l'abbé Vincent, mourant de froid et de faim, vint discrètement chercher un refuge à la ferme. C'était toujours le soir, quand tout était silencieux aux alentours. Le son de la voix du saint homme me réveillait en sursaut. Alors, de mon petit lit, dans un coin de la maison, je contemplais, à la lueur rougeâtre des tisons, cette tête vénérable que des cheveux blancs entouraient comme d'une auréole. Il me semblait voir un des saints des tableaux de notre vieille église sorti de son cadre doré pour venir nous parler du bon Dieu. Oh ! il nous en parlait toujours, du bon Dieu, de nos devoirs de chrétiens, de l'espérance de la vie future, et jamais une plainte, jamais une parole de haine ou de colère ne sortit de sa bouche.

C'était un véritable apôtre que l'abbé Vincent. Tout le monde chez nous l'aimait comme un père et le vénérât comme un saint... Tous, petits et grands, nous aurions de bon cœur donné notre vie pour sauver la sienne.

Mes parents lui disaient parfois :

— Quel bien vous nous faites, Monsieur l'abbé. Vous nous fortifiez dans ces terribles épreuves..... Mais nous avons un reproche à vous adresser, vous manquez de prudence : songez donc que vos persécuteurs veillent.

Le prêtre répondait :

— Si le sacrifice de mon existence pouvait leur ouvrir le ciel, avec quelle joie je donnerais mon sang pour eux. Mais je suis indigne de souffrir pour Jésus-Christ.

Ces paroles du vénérable apôtre se gravaient profondément dans mon esprit.

III.

Je vous l'ai dit, chers petits, je venais souvent garder mes brebis sur cette colline, au milieu de ces bruyères. Un jour, j'étais venu m'asseoir là, sur

ce rocher, et je laissais mes regards errer dans la vallée, lorsque je vis l'abbé Vincent qui venait de ce côté, en récitant son chapelet.

A ce moment, des cris de colère se firent entendre dans la direction du moulin.

— A mort le prêtre ! vociférait une voix que je reconnus pour celle du meunier Pierre, l'homme le plus redouté du pays.

J'avais frissonné de terreur. Pierre, ce misérable sans foi ni loi, était le cousin de l'abbé Vincent. Je connaissais un peu son histoire..... Je savais que, devenu orphelin de bonne heure, il avait été recueilli par les parents de l'abbé qui l'élevèrent comme leur fils. Quand le jeune abbé, portant la croix du missionnaire, partit pour les pays infidèles, il dit au moment des adieux :

— Je pars tranquille, parents chéris, car je laisse auprès de vous ce bon Pierre dont l'affection ne vous fera pas défaut. Pierre me remplacera... Aimez-le comme vous m'aimez... Adieu, nous nous retrouverons au ciel, la patrie où l'on ne se quitte plus.

Quelques années après, le père et la mère du missionnaire s'éteignirent à peu de jours d'intervalle, laissant leur petit avoir à Pierre, leur fils d'adoption. Celui-ci ne tarda pas à se montrer indigne d'un tel bienfait. La Révolution éclatait, il se lia avec les criminels qui terrorisaient le pays. Plus d'un prêtre fidèle, traqué par lui, succomba sous ses coups. Sa rage ne reculait devant rien. Il avait juré surtout une haine à mort à l'abbé Vincent, le fils de ses bienfaiteurs.

Je m'étais souvenu de tout cela en voyant le prêtre et en entendant les cris de mort de son ennemi.

L'abbé Vincent passa près de moi. A ma vue, il s'arrêta, me bénit et dit doucement :

— Cher petit, aime bien le bon Dieu et ne l'offense jamais... Prie pour tes parents, pour tous...

Il s'arrêta. Des cris, des coups de feu retentirent à une distance plus rapprochée.

J'eus un mouvement de terreur.

Le prêtre s'en aperçut.

— Rassure-toi mon enfant, me dit-il avec bonté. Personne ne te fera de mal ; tu es trop jeune pour éveiller des haines.

— Mais on vient de ce côté, m'écriai-je ; des hommes brandissent des armes...

... C'est moi qu'ils poursuivent... Pauvres aveugles, combien je les

plains ! Adieu, cher petit, si l'on t'interroge, réponds avec franchise, car le mensonge n'est jamais permis, même pour éviter un grand mal ou pour procurer un grand bien.

L'abbé Vincent se dirigea vers l'épais fourré de genêts et d'ajoncs épineux que nous voyons là autour des roches moussues, et il disparut à mes regards.

Les cris se rapprochaient, devenaient plus distincts.

— A mort le curé ! répétaient les voix furieuses. Pas de pitié pour lui !

Des hommes armés de fusils, de sabres, de faux, débouchèrent dans la bruyère. A leur tête marchait le meunier Pierre. Je me blottis instinctivement sous un buisson, mais Pierre m'avait aperçu, il accourut vers moi et me saisit par le bras.

— Tu viens de voir passer un curé ? me demanda-t-il d'une voix terrible.

— Oui, murmurai-je plus mort que vif.

— Où s'est-il caché ? ... Parle vite, ou sinon ...

Je pâlis, et involontairement mes yeux se portèrent vers les roches. L'homme devina la vérité et eut un cri de joie féroce.

— Il est là. Nous le tenons ! ... Il a bien pris ce sentier, n'est-ce pas ? J'hésitais à répondre.

— Pas de mensonge, m'avait dit le prêtre fugitif, Dieu le défend. "

— Parle ! tonna le meunier Pierre en faisant briller un large poignard au-dessus de ma tête.

— Oui, il s'est enfui par ce sentier, répondis-je.

Le misérable ne m'en demanda pas davantage. Il donna un ordre à ses camarades et tous s'élancèrent dans les bruyères avec de grands cris, des imprécations horribles, scrutant les hautes herbes, les touffes de genêts et d'ajoncs, les crevasses des rochers. Peine inutile, ils ne découvrirent rien. Le bon Dieu avait-il donc fait un miracle pour sauver son serviteur ? C'était là ma conviction.

Les brigands, après d'infructueuses recherches, s'éloignèrent en vociférant :

— Il nous échappe aujourd'hui, le calotin ; mais nous le retrouverons et alors, malheur à lui !

(à suivre.)

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUARD AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

<i>La Voie Douloureuse,</i>	doz.	cent
<i>Le Prêtre.</i>	03	\$ 1.75
Salut, O Mère de Miséricorde.	"	"
Réparation.	"	"
Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.	"	"
<i>La Sainte Messe.</i>		\$ 1.50
Souvenez-vous.	cent	mille
Un Vrai Trésor.	12	\$ 1.00
<i>Couronne d'Ave.</i>	"	"
Mystères du St Rosaire.	"	"
Petit Evangile du St Nom de Jésus.	"	"
<i>Brefs de St Antoine, sur papier.</i>	"	"
Litanies de la Résignation.	"	"
Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur.		

5 cents chacun — \$ 3.00 le cen

Franco par la malle.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

Conditions d'abonnement.

Le prix de l'abonnement est une piastre
[\$1.00] par an, et doit être payé d'avance.

Prix pour l'Europe 7, 50 francs.

Les numeros spécimens sont gratuits.

Les abonnements partent du commencement de chaque mois.



ALMANACHS 1898.

L'Almanach Agricole, Commercial et Historique, (32^{ème} année) franco par malle, 6 cts l'exemplaire ou 40 cts la douzaine.

L'Almanach des Familles, (21^{ème} année) franco par malle 6 cts l'exemplaire ou 40 cts la douzaine.

L'Almanach des Cercles Agricoles, (5^{ème} année) franco par malle 6 cts l'exemplaire ou 50 cts la douzaine.

Calendrier de la Puissance du Canada, franco par malle 6 cts l'exemplaire ou 35 cts la douzaine.

Sur réception de 25 cts ces quatre publications ainsi qu'un Block Note seront expédiés par la poste.

LIBRAIRIE J. B. ROLLAND & FILS,

14 rue St Vincent,
Montréal